

Recherches solidaires

La recherche internationale est aussi et surtout faite de rencontres humaines et d'élans de solidarité qui peuvent se révéler déterminants pour les chercheuses et chercheurs. À l'image des deux parcours de vie que nous vous racontons dans les pages qui suivent : l'histoire de Kevin, aujourd'hui Boursier FRESH FNRS à l'ULB après être arrivé d'Équateur à l'âge de 18 ans, seul, sans revenu et sans parler français; et celle de Victoria, chercheuse ukrainienne, contrainte de fuir son pays en février 2022 et accueillie par Valérie Rosoux, Directrice de recherches FNRS à l'UCLouvain. Les instruments du FNRS ont joué un rôle dans ces belles histoires.

« Grâce au FNRS, je peux rêver en grand »

Au rayon témoignages, celui de Kevin Pineda-Hernández est particulièrement émouvant. Son histoire est celle du rêve américain, transposé en Belgique. Grâce à l'État social belge et au soutien de l'ULB et du FNRS par la suite, le chercheur en sciences économiques (ULB et UMONS) a pu prendre l'ascenseur social et apporter sa fraîcheur au monde de la recherche.

Kevin Pineda-Hernández est Équatorien. Il est arrivé il y a un peu plus de dix ans, à Bruxelles. « Je suis arrivé en Belgique à 18 ans. Je vivais avec mon père en Équateur. Ma mère vivait en Europe, mais je n'avais pas de contacts avec elle. Mon père ne pouvait pas m'aider financièrement pour réaliser des études universitaires. J'ai donc pris la décision de venir en Europe, d'abord pour travailler, ensuite pour faire mes études. Je suis arrivé seul, à Bruxelles, car j'y connaissais quelqu'un. J'ai commencé à travailler et j'ai dormi quelques mois sur son divan. Après avoir compris comment le pays fonctionnait, j'ai pu prendre mon indépendance. »

« Pendant ces douze ans, je suis passé d'un extrême à l'autre puisque je suis arrivé pour

travailler dans la construction, comme la majorité des immigrants. Je ne parlais pas français. J'ai décidé de me mettre à étudier la langue tous les soirs jusqu'à obtenir un niveau suffisant pour entrer à l'université. Dix ans plus tard, j'ai un doctorat en poche. C'est incroyable », se réjouit le chercheur qui a désormais 30 ans.

Merci Hugo et Camus

Kevin Pineda-Hernández souligne qu'il n'avait pas d'autres options. « Je savais que si je voulais étudier, je devais fournir des efforts car mes parents ne pouvaient pas être derrière moi. Cela montre qu'avec des efforts, l'aide d'un État social comme la Belgique, et les services sociaux des universités – en l'occurrence l'ULB –, on

encore le FNRS, il est possible d'y arriver. Ces aides m'ont permis d'aller de l'avant, de prendre un ascenseur social. »


Malgré tout, c'est à lui que revient le mérite d'y avoir cru, d'avoir travaillé et étudié le français pour pouvoir étudier. « Je me levais à 5 heures du matin pour travailler. Porter des sacs de béton, je ne voulais pas le faire toute ma vie. Tous les soirs et les week-ends, je lisais des livres en français, des classiques de Victor Hugo ou Albert Camus. C'est d'ailleurs drôle : au début, personne ne me comprenait parce que j'avais un vocabulaire du XX^e siècle ! »

Il n'empêche que c'est grâce à ce vocabulaire que le jeune Équatorien a pu trouver un travail dans une entreprise



J'ai décidé de me mettre à étudier [le français] tous les soirs... Dix ans plus tard, j'ai un doctorat en poche. C'est incroyable.



 **Kevin Pineda-Hernández,**
Boursier FRESH FNRS,
DULBEA, ULB

de tapis. « C'est là que ma cheffe, très gentille, m'a dit que j'avais le bagage pour aller à l'université et m'a donné la flexibilité nécessaire pour y arriver. Au début je travaillais entre trois et quatre jours par semaine pour financer mes études. Heureusement, après avoir introduit plus d'une dizaine de demandes de bourse, j'ai pu obtenir une bourse de l'ULB (Fonds Lewin de Castro) qui m'a permis de vivre plus sereinement, simplement en ayant un job étudiant dans l'entreprise de tapis. »

Une Bourse FRESH du FNRS

En 2019, il devient assistant de recherche à l'ULB et à l'UMONS, sous la supervision de François Rycx (ULB) et Mélanie Volral (UMONS). C'est à Mons que ses promoteurs lui parlent de la bourse FRESH du FNRS, qui vise l'achèvement d'un doctorat en 4 ans en sciences humaines et sociales. Son choix de thèse ne surprendra personne : l'intégration des immigrés et de leurs enfants sur le marché du travail. « La probabilité d'obtenir cette bourse était faible. Mais j'ai tout de même tenté le coup. Le FNRS

a valorisé le thème, innovant, mais aussi mon parcours. Cela m'a beaucoup surpris. Je tiens d'ailleurs à souligner que sans le soutien de mes promoteurs, cela se serait sans doute passé autrement et je n'aurais pas connu le même succès. »

Kevin Pineda-Hernández obtient une première Bourse FRESH en 2020 puis une deuxième qui se termine cet automne. « Cette bourse du FNRS a évidemment facilité le travail. Le fait de pouvoir l'obtenir indépendamment de la nationalité, de l'ethnie... à partir du moment où l'on est un bon chercheur et que l'on a un bon projet, on peut postuler à ces bourses. Cela donne l'opportunité, outre la thèse, de se montrer au monde puisque cela finance également des conférences. J'ai pu voyager aux quatre coins de la planète. Je suis allé au Canada, au Japon, au Portugal, en Allemagne, en Serbie, et dans d'autres pays encore pour présenter mes recherches. Cela m'a donné la visibilité et la possibilité de me porter candidat à des postes dans le monde entier. Je postule pour un mandat de Chargé de recherches au FNRS, mais aussi dans des universités en Europe, ou à la Banque mondiale et l'OCDE. Grâce au FNRS, je peux rêver en grand. »

Vers de nouveaux horizons ?

On entend, dans ces propos, la volonté du chercheur d'encore grandir. Au FNRS ? « Je serais heureux d'y rester car le FNRS a une philosophie qui me plaît beaucoup, avec son slogan "La liberté de chercher". C'est d'ailleurs vrai : je ne me suis jamais senti sous pression. J'ai eu toute la liberté nécessaire pour faire mes recherches et cela m'a beaucoup plus. J'ai pu mener ma recherche sans dogme ni idéologie derrière. Ceci étant, le FNRS est très compétitif. Je sonde donc d'autres horizons. »

La Belgique n'est, a priori, pas la dernière étape de son voyage. « Effectivement. Mais je dois dire que, d'une certaine manière, je me sens Belge. Cela fait dix ans que je m'intéresse à la politique belge, que je suis l'actualité belge. Je suis bien intégré », rigole-t-il. « J'aimerais souligner que pendant ces dix années passées en Belgique, j'ai essayé d'apporter ma pierre à l'édifice. C'est-à-dire que j'ai participé à divers projets pour aider les étudiants en situation précaire à l'ULB (ASEB), fournir douches et repas aux sans-abris (Rolling Douche) et apporter des colis alimentaires dans les orphelinats (Arc-en-ciel). C'est également une expérience que j'aimerais apporter à mon retour en Équateur, pour pouvoir avoir un impact social important. »



Thibault Grandjean

Une thèse qui coule de source

Le choix de la thématique de thèse de Kevin Pineda-Hernández n'est pas étonnant au vu de son parcours : « Salaires, suréducation et pauvreté : le rôle de l'origine et des institutions ». « Jusqu'en 2020, personne ne s'était encore intéressé à l'intégration des immigrés et de leurs enfants en Belgique. Il y avait des études sur l'accès à l'emploi, mais rien lorsqu'ils travaillaient », constate le chercheur. « Grâce aux données de Statbel, j'ai pu analyser les salaires des immigrés en Belgique. »

« On constate une amélioration entre la situation des immigrés de première et de deuxième génération. Les premiers ont souvent un niveau d'éducation faible, sont concentrés dans des métiers précaires et sont discriminés à cause de leur origine. Les seconds gagnent toujours moins que les natifs, mais la raison principale est qu'ils sont souvent plus jeunes et moins expérimentés. Il n'y a pas de discrimination car ils ont suivi le même parcours scolaire que les Belges et qu'ils maîtrisent au moins une langue nationale. Ils connaissent le pays, son fonctionnement, ses institutions. C'est un autre avantage sur les immigrés de première génération qui sont souvent perdus. »

Malgré la guerre, la recherche

Dès le mois de mars 2022, le FNRS a mis en place des Crédits de solidarité scientifique destinés aux chercheuses et chercheurs ukrainiens. Sans hésiter, Valérie Rosoux a saisi cette chance. En a découlé une expérience intense, professionnellement et personnellement, avec Victoria Vdovychenko.

L'histoire est tragique. L'histoire est belle. C'est celle de Victoria Vdovychenko, alors Chercheuse en géopolitique à l'Université de Kiev, spécialiste de la communication politique de propagande. C'est celle de Valérie Rosoux, Directrice de recherches FNRS à l'UCLouvain, spécialiste du rôle de la mémoire dans les négociations internationales.

Elles ne se connaissent pas quand la guerre éclate. Le choc est terrible pour chacune d'elles. Différemment, bien entendu. Pour Victoria Vdovychenko c'est sur son pays, sa famille, sa vie que pèse le danger. Valérie Rosoux est proche de nombreux opposants russes par son travail sur la mémoire, la justice et les réparations à l'échelle internationale. « Le lendemain de l'invasion russe, mon téléphone n'arrête pas de sonner. Mes amis russes doivent quitter le territoire.

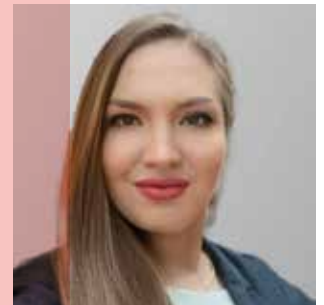
J'ai passé la nuit à chercher des bourses pour qu'ils puissent passer la frontière avec leurs enfants. C'était sidérant. Mais depuis le début, je me suis dit que la seule chose qu'on pouvait faire pour aider les chercheurs académiques ukrainiens et les chercheurs opposants russes comme individus, c'était d'essayer de faire en sorte qu'ils gardent leur job. C'est-à-dire leur trouver des bourses. Donc dès que le FNRS a répondu présent en demandant si on avait des candidats, il était évident pour moi de postuler. Je suis très reconnaissante au FNRS d'avoir ouvert ces crédits. De façon rapide et hyper efficace, en accélérant les processus. Je suis très fière d'être membre de cette institution qui incarne vraiment la liberté de chercher », raconte la chercheuse belge.

La rencontre

À l'aspect humain, à cette volonté d'agir et d'aider, s'adjoignait le sens, professionnellement parlant, d'avoir dans son équipe une chercheuse avec des thèmes très proches de ceux sur lesquels elle travaillait, qui avait les deux pieds dans la violence mais qui était en mesure de réfléchir à l'après. « Via un ami commun, j'ai contacté la Professeure Rosoux, explique Victoria Vdovychenko. Son approche était réfléchie et bienveillante, posant dès le départ les bases d'une relation saine et agréable. » Au-delà des avantages de pouvoir quitter un territoire tourneboulé, cette opportunité faisait sens aussi pour la chercheuse ukrainienne. « Passer 6 mois en Belgique dans l'équipe de Valérie Rosoux, c'était l'occasion de m'immerger dans une autre culture et une autre



Les discussions, les échanges de points de vue et d'idées ont été inestimables et ont transcendé le domaine professionnel.



Victoria Vdovychenko, Chercheuse au Centre de géopolitique de l'Université de Cambridge et Directrice d'un programme d'études de sécurité au Center for Defence Strategies (Ukraine)

approche académique, et de participer à des projets de recherche porteurs de sens », ajoute-t-elle.

Si les deux chercheuses communiquent à plusieurs reprises avant l'obtention de la bourse, c'est sur le quai de la gare qu'elles se rencontrent pour la première fois. « Je ne vais jamais accueillir les nouveaux chercheurs à la gare, je n'ai pas le temps. Mais là, je me suis dit qu'elle allait probablement manquer de repères. Alors j'y suis allée. Sur le quai de la gare de Louvain-la-Neuve, ce matin d'avril 2022, j'ai vu une jeune femme, et avec elle, ses parents. Tout juste réfugiés, ils venaient voir où leur fille allait travailler. C'était très émouvant, nous nous sommes serrés dans les bras, et depuis, ils font tous les nouveaux ans à la maison », se souvient Valérie Rosoux.

Un environnement favorable

Le Projet de recherche, dirigé par Valérie Rosoux et Olivier Klein (ULB), qu'est venue rejoindre Victoria Vdovychenko portait sur la transmission intergénérationnelle de la mémoire et des théories du complot (proches d'une forme de propagande, donc), dans un cas particulier, celui du Rwanda. L'idée était de travailler sur les processus de même nature dans le cadre de l'Ukraine – qu'elle connaissait déjà très bien – pour identifier dans quelle mesure certains processus pouvaient être comparés : semblables ou différents, en nature ou en degré, etc. Une collaboration considérée comme fructueuse des deux côtés.

« Professionnellement, cela a élargi mes horizons, me faisant découvrir de nouvelles méthodologies et perspectives, ainsi qu'un réseau de collègues qualifiés. Sur le plan personnel, cela a été enrichissant, nourrissant, des liens d'amitié se sont tissés. Les discussions, les échanges de points de vue et d'idées ont été inestimables et ont transcendé le domaine professionnel. Ce n'est pas toujours évident, d'un point de vue émotionnel et intellectuel, de concilier une carrière exigeante de chercheuse et le vécu de mon pays en pleine tourmente. Mais au sein de cette équipe et dans cet environnement favorable du FNRS, je me suis sentie intégrée et soutenue. La chaleur humaine qui régnait a atténué le

sentiment de solitude, que tout Ukrainien, inévitablement, ressent. Cette expérience m'a aussi empli d'une très forte détermination à contribuer de manière significative à la situation, tant sur le plan académique que politique », développe Victoria Vdovychenko.

Une recherche plus ancrée


« Pour l'équipe de recherche, il était inespéré d'avoir ainsi une chercheuse d'un autre horizon et qui, par sa situation, par sa réflexion, nous rappelle le caractère décisif des recherches que l'on mène. Car ces chercheurs voient à quoi peuvent mener ces mécanismes de transmission des théories du complot ou les distorsions de la mémoire. Eux paient dans leur chair, les résultats de ces transmissions s'ils ne sont pas contrés. À chaque réunion de l'équipe, il y a avait une gravité de fond. Les réflexions, les pensées sur le projet de recherche prenaient une coloration forte avec une conscience aiguë des enjeux. Nous n'étions pas uniquement dans un challenge intellectuel. Il y avait là, par les circonstances, une véritable dimension existentielle et citoyenne. Ce qui nous a beaucoup grandis. Nous étions plus complets dans notre approche, plus ancrés dans le réel. Cela nous posait sur une crête entre le côté dérisoire et décisif de la recherche. Ce rôle de la recherche, aussi limité soit-il, est essentiel, crucial. Je pense que cette expérience a grandement augmenté notre niveau de conscience », analyse Valérie Rosoux avec deux ans de recul.

Pas un conte de fées


La rédaction et la publication qui devaient ponctuer ce projet n'ont pas encore pu se faire. L'un des coauteurs, professeur ukrainien, s'est porté volontaire pour aller sur le front. L'équipe est sans nouvelles de lui, à ce jour. Tout n'est pas rose. Restent des liens forts, empreints de confiance, entre Valérie Rosoux et Victoria Vdovychenko. Et cette dernière considère que « les six mois passés au FNRS ont été déterminants pour ma carrière. Les compétences, les connaissances et les réseaux que j'y ai développés ont joué un rôle essentiel dans l'avancement de mes recherches et l'ouverture de nouvelles opportunités. » Elle est aujourd'hui

“
Il y avait là, par les circonstances, une véritable dimension existentielle et citoyenne. Ce qui nous a beaucoup grandis.



 **Valérie Rosoux,**
Directrice de recherches
FNRS, ISPOLE, UCLouvain

chercheuse au Centre de géopolitique de l'Université de Cambridge, ainsi que directrice d'un programme d'études de sécurité au Center for Defence Strategies (un think tank ukrainien). Ce qui, par ricochet, ouvre tout un réseau et de nouvelles pistes de collaborations à Valérie Rosoux et Olivier Klein. De nouveaux projets, non liés au PDR d'origine, ont aussi été lancés. « Au bout du compte, les apports de cette bourse ont été immenses. Pour tout le monde », conclut Valérie Rosoux.

 **Madeleine Cense**